

La frontière entre soi et les autres

Il s'agit d'un sujet très vaste, puisqu'il rassemble les interactions d'un être avec le monde extérieur, mais aussi les interactions collectives. Voici quelques pistes d'analyse qui vont pouvoir orienter le débat

Le sujet choisi suppose une limite, une démarcation entre notre définition du moi et autrui. Notre vécu corporel et psychique, nos valeurs liées à l'individualisme et au bien être personnel nous poussent à poursuivre des intérêts individuels plutôt que collectif. Doit-on obligatoirement se construire en opposition à l'autre, à celui qui est différent ?

En outre, il faut s'interroger sur le vivre ensemble, sur la volonté d'exclusion de celui qui est différent, que ce soit au niveau individuel que dans la définition d'un corps social. Qui est considéré comme autrui ? Comment s'instaure le jugement de déviance par rapport à la norme ?

L'empathie est la capacité de dissoudre la **frontière entre soi et les autres**, mais pouvons-nous avoir de l'empathie pour n'importe qui, et alors comment développe-t-on de l'empathie ? La notion d'amour permette-elle de dépasser cette frontière imposée par notre propre individualité et le conditionnement social ?

Le besoin de transcendance, c'est-à-dire de dépassement de soi est-il immanent à la condition humaine ? Ou bien, est-ce qu'il fluctue d'une société à l'autre ?

Enfin, le sujet nous interroge sur notre liberté, où commence et finit notre liberté individuelle et où finit-elle, et peut-on concevoir une liberté collective ?

La discussion commence avec une définition du patriotisme et du nationalisme. Le patriotisme permet de définir de ce dont on est fier, alors que le nationalisme définit qui est différent afin de l'exclure. Dans tous les cas, si on souhaite se départir de ce qui nous lit aux autres, on fait forcément preuve de marginalité.

Un autre point de discussion vise à se concentrer non pas sur le groupe mais sur le moi, à savoir jusqu'où s'étend le moi, au-delà des frontières physiques, mais aussi au niveau psychique. Est-ce que le non-moi correspond à l'autre ? Le problème est que l'autre peut-être virtuel (par exemple, j'ai conscience de l'existence de Barack Obama seulement à travers les médias), tout comme le moi, donc il n'y a que des nuances du moi, pas de frontières véritables et clairement établies.

Le moi est un résultat de mon expérience, de mon habitus et en particulier de ma famille. « Je » suis les autres mais le « Je » est le résultat de la manière dont j'ai agencé et intériorisé tous ces inputs. Le moi est donc un processus. Quant à autrui, c'est qui est hors de moi, c'est ce qui ne me touche pas. Une personne avance que certains facteurs de définition de soi sont fixes, tels que la famille, mais d'autres facteurs influençant la formation du moi sont le choix de l'individu. Cependant, dans certains milieux, il est impossible de se départir de la notion du moi, car il n'y a pas suffisamment de « background culturel » pour le faire, c'est-à-dire de capacités intellectuelles et donc d'esprit critique pour déconstruire cette notion du moi et la reconstruire sur quelque chose de différent. L'Homme n'est donc pas toujours libre de devenir

soi-même. Une personne évoque ensuite la pyramide de Maslow, selon laquelle un des besoins de l'Homme est celui d'appartenance, l'Homme ne supporte pas la solitude. Il en est déduit que ce besoin d'appartenance pousse les individus à se définir en fonction des autres, il est donc impossible de se définir soi-même.

La conscience du moi s'acquière à travers l'expérience sensible, en particulier la souffrance. Ce qui est paradoxal, c'est que cette expérience sensible apparaît autant comme la base de la conscience et la définition de soi que comme la porte vers l'autre, soit la base de l'empathie.

L'autre permet une définition de soi ; sans l'autre, je ne peux me définir. La solidarité est donc un besoin, elle existe comme une conscience d'un besoin de vivre ensemble. La société de consommation porte cependant à un changement social partout dans le monde, qui pousse à redéfinir la frontière entre moi et les autres. Ce changement porte à une uniformisation mondiale de la définition du moi, sur le modèle occidental. Quelqu'un riposte que le moi est de toute façon multiple et qu'il varie en fonction du temps et de l'espace, en fonction du référentiel.

Un point de discussion assez long représente une tentative de différencier les sociétés individualistes de celles collectivistes. Les cultures européennes semblent être considérées, consciemment ou inconsciemment comme individualistes, bien que certains nuancent ce point de vue, tout d'abord par des facteurs conjoncturels ensuite par l'évocation des comportements occidentaux, plutôt tournés vers le don de soi (temps dédié au bénévolat, vie de quartier, ONG, etc.). Quelqu'un intervient pour dire que dans les sociétés individualistes, il y a par définition un fort besoin de définition de soi, ce qui n'empêche pas pourtant que dans les sociétés occidentales il y ait aujourd'hui beaucoup de personnes ayant une « hypertrophie du moi »

Une personne évoque le Mali, un pays au sein duquel il y a un sentiment communautaire fort. L'exemple donné concerne le nom de famille « Traoré », tous ceux qui portent ce nom font partis de la famille, le nom crée un sentiment d'appartenance et un lien identitaire, même envers ceux avec qui je n'ai pas grandi. La définition de soi au Mali est donc communautaire. Quelqu'un dit qu'effectivement dans les sociétés collectivistes, c'est le groupe qui gère les problèmes du moi, qu'il n'y a pas beaucoup d'espace pour le moi. Le Burundi est pris pour exemple, où au moment de la récolte on pratique l'Ikibiri, c'est-à-dire qu'un paysan va aider son voisin pour sa récolte puis qu'ils feront ensuite la même chose pour le premier. Cependant, une personne riposte que ce n'est pas une preuve de société collectiviste car il s'agit uniquement d'une preuve de sociabilité à travers laquelle chacun défend ses intérêts et donc son moi. Un contre argument évoque alors le fait qu'Ikibiri reste une preuve de définition et de prise de conscience de l'intérêt collectif à un moment donné, tout en étant une reconnaissance de l'autre.

Une autre personne évoque les Massai, certains se distinguant du groupe en arborant la tenue traditionnelle et voulant être plus Massai que les autres, alors que les autres n'en sont pas moins Massai mais on fait le choix de vivre en milieu urbain en adoptant ses codes. La définition de soi reste donc un choix personnel, mais si elle ne peut être faite en dehors des autres. Ce à quoi un autre rétorque qu'il ne s'agit pas toujours d'un choix conscient, mais plutôt de l'ordre de l'inconscient ; on ne choisit pas entièrement comment on va réagir à tel ou telle situation, on réagit uniquement en fonction de qui nous sommes devenus, sans pour autant que ce mécanisme ne soit conscient. Par exemple, pour un occidental être en Afrique pousse à prendre conscience

du besoin de lutter contre la xénophobie et l'homophobie, alors même que ces valeurs étaient auparavant latentes dans l'individu.

Il est alors évoqué le cas de l'ermite, qui tente de se détacher des autres pour être soi-même. Le bouddhisme est d'ailleurs une tentative consciente d'élimination du moi. Le dépassement du moi est donc une capacité qui se travaille. Est-ce physiologique ou psychique ? Quelqu'un donne l'exemple du bébé, pour qui il n'y a pas de différence entre moi et les autres ; il ne sait pas qu'il est lui-même, par rapport aux autres, apprenant seulement avec le temps à se différencier des autres. A l'origine de la vie, il n'y a donc pas de distinction entre moi et les autres. La frontière entre soi et les autres n'est donc pas innée, elle s'acquiert et c'est en fonction de son environnement que s'acquiert cette faculté (ou non). Cependant, c'est le monde qui définit le « moi » du bébé.

Une personne pose la question : « si je me regardais dans le miroir et je ne me reconnaissais pas, qui serais-je ? ». Par cette question, il introduit son idée que c'est toujours un regard qui me permet de me définir, et ce regard c'est les autres, même si c'est moi-même qui me regarde, car l'Homme est capable d'un dédoublement de soi et de développer une analyse réflexive, qui le pousse à se juger soi-même comme le ferait autrui. Ce sont donc toujours les autres qui me permettent de me définir. Certains jours, on ne se reconnaît pas soi-même car il peut y avoir une dissonance cognitive entre le moi et le surmoi, ou encore une évolution du moi dans le temps.